

mure plaintif. Le firmament d'un bleu intense, immense couple jetée sur l'univers, se constellait de rayonnements.

Au loin, sur la mer luisante, aux glaces d'argent, des voiles apparaissaient çà et là, éclatantes dans les ténèbres.

— Pourquoi m'avez-vous fait venir ici ? continua le comte. Vous venez seule, et d'assez loin, à travers la campagne déserte. N'eût-il pas été plus simple de me recevoir chez vous ? A quoi bon ces mystères inutiles ?...

— Monsieur de Peyl, vous rappelez-vous une nuit semblable à celle-ci ? Les étoiles brillaient au ciel, une vaste nappe d'eau bleue s'étendait sous nos regards... Mes compagnons et mes esclaves étaient avec moi... Une barque était là, aux voiles gonflées par un bon vent... Mon page Amraphel portait votre neveu, et Faedineh, la vieille arabe, un autre enfant...

— Vous me poignardez ! rugit le comte. Epargnez-moi, du moins, ces terribles souvenirs.

L'un des enfants, poursuivit Nighmèh Sémma, fut marqué au bras d'un signe indélébile, et vous-même, d'une écriture un peu tremblante, à la vérité, vous écrivîtes votre propre condamnation... Un an plus tard, vous me remettiez les actes authentiques, certifiant que votre neveu, Armand, neuvième duc de Rocheraye, était bien l'enfant arraché à sa mère dans la nuit du 26 au 27 octobre.

— Et j'ai cherché vainement cet enfant, depuis lors... Il y a vingt ans !

— Mon cher comte, vous avez cependant pénétré les motifs de ma conduite. Une fois déjà, je vous ai développé mon plan. L'avez-vous oublié ?...

— Non ! mais que m'importe ? Vos intrigues m'excèdent, vos manœuvres m'exaspèrent, vos complots me font peur. Je n'ai plus aujourd'hui qu'une seule idée... une seule ! retrouver mon fils.

— Pardon, mon cher ! Qui compte sans son hôte s'expose à compter deux fois. Moi, je n'ai servi vos basses vengeances que pour servir ma propre cause. Je veux rendre à l'antique race des Rômes l'éclat dont elle brillait depuis longtemps avant vos civilisations modernes.

Je veux être reine, et non plus la reine errante qui vagabonde à travers l'Europe, tireuse de cartes et sorcière à qui l'on paie cinq sous la bonne aventure ! Je veux régner. Bien plus ! je veux que mon sceptre se transmette à un autre, et que la tige des Pharaons, dont je suis la dernière fleur, déjà flétrie et desséchée, reverdisse, vigoureuse et vivace, dans une longue suite d'héritiers.

— Moi, je veux mon fils, madame !

— La Sicile, jetée comme une corbeille fleurie au milieu de la Méditerranée, la Sicile, repaire des pirates phéniciens, lambeau détaché de la terre italienne... La Sicile qui repoussa les rois Bourbons, qui prétend être indépendante et libre, est le royaume que je rêvais. C'est un sol riche... De grands souvenirs s'y perpétuent.

Aucun joug n'y dure, le plus léger pèse encore trop. Savez-vous ce que j'ai fait, Lancelot ? Pendant vingt ans, mes agents ont répandu l'agitation dans cette île... J'ai acheté les journaux, soudoyé des conspirateurs, entretenu des bandes armées... J'ai semé vos richesses volées et les miennes... Le trésor des Rômes est tari : J'ai tout donné ! A cette heure, la moitié de la police m'appartient, et j'aurai le reste pour quelques écus... J'ai des soldats, ceux de l'Argentino... Je tiens la finance par Orestis et Scandian, la noblesse par Palmarverde et Stoladoro, le peuple par Pompée, et surtout par mes affidés, bohémiens comme moi, et dont le plus lâche mourrait sur un mot de ma bouche... Il suffit d'une émeute pour chasser les Bourbons et me donner un trône... Une révolution se prépare. Les Chevaliers de la Croix-Blanche ont des milliers d'affiliés, prêts à combattre... Les carbonari sont nos alliés, et les libéraux, et tous ces républicains imbéciles qui servent leurs intérêts d'abord, et ensuite je ne sais quelle folle abstraction...

— Rendez-moi mon fils, puisque vous triomphez.

— Mais les rois mes frères ne voudraient pas d'une dynastie tzigane, reprit Nighmèh Sémma, avec une âpre ironie, et de cette voix véhémement qui martelait chaque syllabe. La fille de Nicausis est de trop vieille race pour eux, qui

s'enorgueillissent de remonter jusqu'aux Barbares... Mon aieul Attila, le fléau de Dieu, voyait juste, un conquérant passe, il ne dure pas ! Relevez-vous Lancelot de Peyl ! C'est pour vous et votre lignée que j'ai dépensé ma vie pendant vingt ans...

— Que voulez-vous dire ? balbutia le comte, au comble de la surprise.

— Les Rocheraye sont d'un sang royal...

— Mon fils, roi !

— Peut-être. Il y a, de par le monde, monsieur de Peyl, deux enfants de vingt ans, qui ont le droit de porter ce nom illustre, et qui l'ignorent. L'un d'eux sera mon héritier.

— Et l'autre ?...

— L'un est pur, timide et doux, vaillant comme un preux des anciens âges... fidèle, pieux, loyal... Voudra-t-il accepter une couronne des mains d'une bohémienne ? L'autre est un lion, puissant, généreux, mais indomptable et féroce... Le diadème irait bien à son front... Celui-là sera ingrat !... Ah ! c'est un travail surhumain que fonder un empire !...

Lancelot de Peyl haussa les épaules, franchement. Puis il se mit à rire, d'un rire saccadé et fébrile :

— Ma chère amie, dit-il, vous avez fait des rêves grandioses... Il est beau de caresser ces chimères : on s'élève au-dessus des autres, et les hommes qu'on voit en bas sont tout petits...

Nighmèh-Sémma fut froissée de l'expression railleuse qu'avait prise la voix de Lancelot.

— Vous doutez de moi ? dit-elle avec hauteur.

— Non, madame, j'avoue la réelle supériorité de votre esprit. Mais de si vastes conceptions me paraissent irréalisables.

— Vous n'avez pas hésité cependant à devenir l'un des Neuf de la Croix-Blanche.

— Parce que je suis pauvre. Daignez m'écouter. J'espérais que la mort de mon frère...

Sa voix s'altéra en prononçant ce mot de frère.

— ...Et la disparition de mon neveu, unique héritier du nom et de la fortune de Rocheraye, me retraient en possession de cette immense fortune que je convoisais,